NAPOLEON I

ET

NAPOLEON III.

PARALLELE HISTORIQUE

PAR

LE PROFESSEUR BIBAUD, JEUNE, LL. D., PREMIER PRÉSIDENT DE L'INSTITUT POLYTECHNIQUE, MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'ÉTAT DU MICHIGAN &c., AUTEUR D'UNE HISTOIRE INÉDITE DE L'EUROPE DURANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Nul, avant sa fin, ne doit être acclamé Grand ou Heureux.

Montreal :

CÉRAT ET BOURGUIGNON, IMPRIMEURS, 78 RUE NOTRE-DAME.

1860.

I

LI

CÉR

NAPOLEON I

ET

NAPOLEON III.

PARALLELE HISTORIQUE

PAR

LE PROFESSEUR BIBAUD, JEUNE, LL. D., PREMIER PRÉSIDENT DE L'INSTITUT POLYTECHNIQUE, MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'ÉTAT DU MICHIGAN &C., AUTEUR D'UNE HISTOIRE INÉDITE DE L'EUROPE DURANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Nul, avant sa fin, ne doit être acclamé Grand ou Heureux.

Montreal :

CÉRAT ET BOURGUIGNON, IMPRIMEURS, 78 RUE NOTRE-DAME.

1860.

1860
(19)

39173

I.

L'homme de guerre, voilà sans doute ce qui a dominé en Napoléon Bonaparte. Comme tel, sa renommée à retenti par le monde,—retenti d'autant plus, qu'il ne fut, comme Charles XII, qu'un météore militaire. En effet, une carriére dont le résultat a été l'amoindrissement de la France par la perte de ses colonies et d'une partie considérable de la frontiére qu'elle possédait même sous l'ancienne monarchie, ne reste pas comparable, par exemple, à celle du Grand Frédéric, qui a renouvellé tout l'art de la guerre, et qui, aux prises avec la France, l'Autriche et la Russie réunies, a résisté non-seulement à cette ligue apparamment irrésistible ; mais a aussi élevé l'électorat de Brandebourg au rang des grandes puissances de l'Europe. Voilà ce que dit la simple raison, et cependant je ne manquerai pas de passer pour un téméraire aristarque. On va s'exclamer contre moi, je le pressens. Aussi m'empressé-je de me mettre en quête des hautes autorités qui mettent tout le monde à même d'apprécier Napoléon à sa juste valeur, même comme capitaine. Pour réussir au bout du compte, il ne suffit pas d'avoir certaines qualités guerriéres : il faut les réunir toutes ou presque toutes. " Napoléon, dit M. Capefigue, est impétueux et sublime dans l'attaque, mais désordonné et irréfléchi dans la retraite. Ses plans sont subitement conçus comme une illumination soudaine. Les chances diverses les modifient avec l'instinct de l'aigle. (*) Mais au moindre

[*] Quelque ingénieux qu'il fût cependant, lord Wellington, dans sa marche de la frontière du Portugal au torrent de Bayas, et Kutusof, dans la retraite de Russie, lui apprirent qu'une marche de flanc est plus productive qu'une poursuite sur les talons. Votre vieux renard Kutusof m'a trompé par sa marche sur mes flancs, disait-il au général Protoratsky. Les alliés lui apprirent aussi à Waterloo, que la nuit n'est pas nécessairement le terme des combats.

39173

revers, Napoléon est abattu ; sa retraite est presque toujours une fuite : il attaque brillamment, mais il ne sait point résister." Or un tel capitaine ne devait-il pas finir par succomber ?... Ecoutons maintenant le baron Rogniat :—" Ce général, extraordinaire, admirable pour combattre et vaincre ses ennemis sur un champ de bataille,—admirable pour les surprendre dans leur marche, attaquer et dissiper leurs colonnes, ne savait pas faire une guerre méthodique, la seule cependant qui puisse asseoir des conquêtes stables en Europe. La tête remplie des hauts faits d'Alexandre, il courait le monde comme le héros grec à la tête d'une armée victorieuse, sans appr écier la différence des circonstances, qui ne permettaient pas aux mêmes moyens d'opérer les mêmes résultats. La funeste campagne de Russie est une invasion dans le genre asiatique, où l'on n'aperçoit pas les plus légères traces des précautions que nous prescrit la prudence dans nos guerres européennes."

" Napoléon a péri ;—il a péri, dit le général Foy, pour avoir tenté avec les hommes du XIXe siècle l'œuvre des Attila et des Genghis Khan ;—pour avoir cédé à une imagination toute contraire à l'esprit contemporain ;—pour n'avoir point voulu s'arrêter le jour où il eut la conscience de son impuissance à réussir. La nature a marqué un terme au delà duquel les entreprises folles ne peuvent pas être conduites avec sagesse. Ce terme, l'empereur l'atteignit en Espagne, et le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa ruine, son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver ailleurs Baylen et Moscou."

Un passage du manifeste de l'Autriche à l'entrée de la campagne de Saxe, corrobore la pensée du général Foy :—" La campagne de 1812 fournit un exemple mémorable de l'irréussite d'une entreprise soutenue par une puissance colossale, et conduite par un capitaine du premier ordre, quand, se confiant dans de grands talents militaires, il néglige les règles de la prudence, et dépasse les bornes de la nature."

" Les revers de l'armée française à Waterloo, dit le chevalier Azaïs, furent immenses, épouvantables. Mais généralement, les revers de Napoléon ne pouvaient être que ressemblans à ses succès. Pour obtenir ceux-ci, il avait institué un systême de haute et foudroyante imprudence. Point de magasins, rien de préparé pour des ca-

de retraite ; ses soldats ne devaient pas même s'imaginer qu'un mouvement de retraite fût chose possible. Par de tels procédés, si on ne saisit pas le but, on s'écrase, on s'anéantit."

Oui, Napoléon n'a pas été moins imprudent là où il a réussi, que dans ses revers. Nous avons ici le double témoignage de l'archiduc Charles et du baron Rogniat. " Buonaparte, dit le premier, risquant tout pour tout gagner, préférant les choses extraordinaires aux évènemens naturels, les actions d'éclat à une conduite sûre, et les opérations hasardées à celles que dicte la prudence, tomba sur les communications de son adversaire en exposant les siennes propres. Melas rassembla ce qu'il put de ses troupes éparses et les deux armées se rencontrèrent dans les champs de Marengo. Un combat sanglant s'engagea et penchait en faveur des Autrichiens ; mais manquant d'ensemble, leurs troupes s'éparpillèrent, les ailes n'appuyèrent pas le centre, et une réserve française se trouvait encore intacte à Torre di Garofolo. Avec elle le brave Desaix se jeta sur les ennemis dispersés, et périt en héros dans les bras de la victoire. Mélas, surpris par la défaite des siens, céda par convention toute l'Italie jusque au Mincio au trop heureux Buonaparte, qui décida le sort de la guerre, et qui, par une marche avanturée éleva la gloire des armes françaises au dessus des actions les plus brillantes de ses adversaires dans la campagne de 1799."

" Le public, dit à son tour le général Rogniat,—qui se range toujours du côté de la fortune, a blâmé sévèrement les campagnes de Russie et de Saxe, tandis que les trompettes de la renommée retentissaient encore des louanges de la brillante campagne d'Austerlitz. Mais les connaisseurs, qui jugent plutôt d'après les principes de l'art que d'après les évènemens, aperçoivent dans cette fameuse campagne les mêmes fautes qui nous perdirent ici. On voit Napoléon y faire la guerre sans bâse d'operation avec plus d'éclat que de solidité ; et cependant, quelle différence de résultat ; tant il est vrai que la fortune est bien puissante dans les affaires du monde." Les campagnes non moins glorieuses d'Iéna et de Wagram paraissent aussi fautives à cet aristarque, et Napoléon lui-même lui a donné raison, comme on va le voir, quand on aura lu une page où Foy prétend le justifier, après l'avoir con-

damné. " Quelques généraux ont donné une bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue. Il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive. Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montecuculli et de Turenne manœuvrant sur la Renchen qu'il faut juger de telles entreprises. Les uns guerroyaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver ; l'autre, pour conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques. Ainsi les vues politiques intervenaient sans cesse dans le génie stratégique, et pour l'apprécier tout entier, il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre."—C'est fort bien ; mais le général Foy ajoute aussitôt,—ce qui paraît inconsistant :—" cet art ne se compose pas seulement de détails techniques,—il a aussi sa philosophie. Quand Napoléon commandait de petites armées en Italie, sur l'Adige, tout fut observation des règles, tout fut beau, tout fut grand ; successivement, il a fait de grandes choses, mais souvent, l'emploi du moral a prédominé sur le positif. La sphère s'agrandit, tout fut chanceux, tout fut calculé pour de grands résultats. Quelque habile qu'on soit, il y a presque toujours, dans ce jeu terrible, des risques proportionnés à la grandeur des profits." Eh ! voilà précisément pourquoi, à la fin de la lutte, Napoléon et Wellington s'accordaient à se défier du systême de guerre sur une échelle sans proportions qui avait été suivi depuis dix ans ! Au maréchal Gouvion Saint Cyr, qui disait aussi à Napoléon que sa campagne d'Italie était son chef d'œuvre, Napoléon acquiesçait à Dresde, et, bien loin de dédaigner comme le général Foy, la stratégie de Montecuculli et de Turenne, il déclarait ce dernier le plus parfait général. Cette idée lui revenait à Ste. Hélène. " De tous les généraux qui l'ont précédé, et peut être de tous ceux qui l'ont suivi, Turenne est le plus grand." Il ne fesait point le même cas de Condé, dont le génie avait pourtant beaucoup plus d'analogie avec le sien.

Comme le tacticien Lloyd le remarque du Grand Frédéric, Napoléon était inappliqué et sans expérience dans la guerre obsidionale, branche pour laquelle il n'avait pas

en effet assez de patience : ce n'est pas lui qui serait resté un an à assiéger Sebastopol.

Quoiqu'il en soit, Napoléon a toujours été un guerrier dans toute la force de l'expression. Il fesait la guerre avec volupté ; il l'aimait comme on aime une amante au printems de la vie. C'était encore moins le but que la route à parcourir pour y arriver, qui souriait à son imagination ; car l'agitation était son élément : il se délectait au sein des tempêtes. Pour justifier aux autres, et peut-être à lui-même le dérèglement de ses projets, il montrait la révolution française incompatible avec les préjugés prétendus sur lesquels roule le monde depuis la chûte de l'empire romain. Tel est aussi Napoléon III ; mais sa capacité stratégique a été restreinte par une méfiance bien raisonnée de celle de son devancier. Il n'y a que cela qui a mis en quelque sorte un frein aux mêmes passions. Pour lui, ce n'est pas tout ou rien, comme pour Napoléon Ier : on ne court pas sans reprendre haleine après le merveilleux, quand on fait invariablement moins qu'on n'avait parié. Il devait enlever à la Russie la Crimée. L'a-t-il fait ?—Lui, qui promettait à ses soldats de ne pas remettre l'épée dans le fourreau que l'étendard de l'Autriche n'eût reculé jusque à l'Adriatique, ne l'a-t-il pas laissée, au point de vue purement militaire, dans une plus menaçante attitude derrière son quadrilatère, que quand elle avait à surveiller sous le canon des forteresses piémontaises la plaine de la Lombardie ?

Toutefois la campagne de Solferino nous montre tout d'abord Napoléon III, général sans expérience assurément, doué aussi, comme son oncle, d'une haute capacité stratégique. Or la stratégie, dans un capitaine, ce n'est pas tout, mais c'est le principal ; c'est cette qualité qui n'apparaît chez ceux qui commandent, qu'à des siècles de distance. Napoléon reconnaît de la stratégie à Annibal. Pyrrhus ne connaissait que la tactique. Le général Jomini, dans la préface des esquisses militaires de l'archiduc Charles, aperçoit à peine un véritable exemple de stratégie en Gustave-Adolphe, puis, jusque à Frédéric le Grand, il cite, comme faits isolés, la marche de Marlborough de la Meuse au Danube, et celle d'Eugène sur Turin. C'est donc beaucoup si un général entend la stratégie ; mais il faut d'autres qualités, car celui qui commande est un homme multiple. Il faut au besoin qu'il

organise, et dans tous les cas, la conduite d'une armée est une manutention compliquée.

Comme organisateur, Napoléon n'a été inférieur à personne, que Frédéric le Grand, sur les brisées duquel il a nécessairement marché. " La guerre, considérée comme science technique, dit Foy, a fait des progrès continuels mais lents depuis l'emploi de la poudre jusque au renouvellement du pas égal et au perfectionnement du système de feu dans les armées prussiennes. Elle restera probablement stationnaire, tant qu'une découverte capitale ne produira pas une révolution dans les arts. En effet, vingt-quatre années de batailles livrées au monde entier par la plus ingénieuse des nations, n'ont suggéré aucun changement à l'arme principale des modernes, le fusil garni de la baïonnette ; et la tactique n'a guères été poussée au delà des combinaisons que le Grand Frédéric avait imaginées."

Il ne faut point confondre absolument l'organisation des troupes avec leur administration, et encore moins avec leur discipline.

Foy est toujours ma source pour illustrer ces différentes branches de la guerre. " L'œuvre que les Romains avaient achevée en cinq cents ans, Napoléon essaya, dit-il, de l'accomplir à lui seul et avec une seule génération. Il voulut ravir en courant la conquête du monde ; son secret était d'arriver vite, encore plus que de frapper fort. Profond dans l'art d'émouvoir l'imagination, le jour où on ne le croirait plus sur parole, son astre devait pâlir dans sa course. Cette terreur de son nom, qui paralisa longtems le courage des ennemis, il la commandait par des marches glorieusement rapides. Des lors, plus de magasins échelonnés sur des lignes d'opérations imprévues, ptus de convois de vivres organisés dans des directions continuellement variables, et le moins possible de ces bagages si bien appelés par les anciens *impedimenta*. Ainsi que la neige précipitée du sommet des Alpes dans les vallons, nos armées innombrables détruisaient en quelques heures par leur passage, les ressources de toute une contrée. Elles bivouaquaient habituellement, et à chaque gîte, nos soldats démolissaient des maisons bâties depuis un demi-siècle, pour construire, avec les décombres ces longs villages alignés qui, souvent, ne devaient durer qu'un jour. Au défaut du bois des forêts, les arbres frui-

tiers, les végétaux précieux, comme le mûrier, l'olivier, l'oranger, servaient à les réchauffer. Celui-la serait mort de faim, qui aurait attendu, pour manger, que l'administration de l'armée lui fît distribuer les ration de pain et de viande. Les jeunes conscrits, transportés par un pouvoir magique, du foyer paternel aux extrémites de l'Europe, mêlés tout à coup avec les bommes de toutes les contrées, et irrités à la fois par le besoin et par le danger, contractaient une ivresse morale dont nous ne cherchions pas à les guérir, car elle les empêchait de succomber à des fatigues inouies. Nous les avons vus, dans l'age où le corps n'a pas encore acquis son entier développement, dévorés par le soleil en été, ayant la neige pour lit en hiver, faisant des marches sans souliers à travers les marais de la Pologne ou au milieu des pointes de rochers des Alpes ou des Pyrénnées, réduits à arracher au laboureur la frugale nourriture de ses enfants. Plus d'une fois il a fallu, nous, leurs généraux et leurs pères, fermer les yeux sur les souffrances des habitans pour conserver la vie de ces jeunes Français, qui devaient la sacrifier avec plus d'utilité pour la patrie. Ce désordre étant reconnu inévitable, il n'a pas toujours été facile d'en fixer la durée et la limite. Il s'est attaché à la guerre d'envahissement comme une plaie dévorante. Ce fléau est devenu terrible encore lorsque des passions exaltées ont mis les armes aux mains de ceux que la condition de leur vie n'appelait pas à les porter. Malheur alors, trois fois malheur au sol que foulait le char de la victoire ! La guerre d'armée à peuple participe de la nature des guerres civiles ; et l'on y commet de part et d'autre des crimes qui n'inspirent ni dégout ni horreur. Nos soldats, toujours généreux dans leurs relations avec les guerriers, furent amenés à être inexorables envers le patriote armé pour défendre les fruits de son jardin ou l'honneur de sa fille. Les relations militaires ne présentèrent plus qu'une sanglante série de villages saccagés et de villes emportées d'assaut ; et s'il arrivait que les ministres d'un Dieu de paix se transformassent en chefs d'insurrection et de guerre, on ne s'étonnait plus de voir le soldat violer les couvens, les églises et jusque à l'asile des tombeaux."

L'armée française saccagea la bibliothéque du prince Hardemberg. En Portugal elle brûla Alcobaça un des plus beaux monumens gothiques et déterra les rois. Elle ne

s'est pas mieux conduite après l'action de Malegnano, et n'avait pas mieux fait dans l'expédition de la merd'Azof.(*) Les Turcos sont une des hontes de la soldatesque française. Mais comment la grande armée aurait-elle été disciplinée, quand Napoléon ne l'était pas lui-même. " Napoléon, dit encore Foy, fut pour les Prussiens sans générosité et sans pitié. Il avait débuté dans son entreprise par insulter déloyalement une reine belle, héroïque et malheureuse. Des contributions et des vexations, imaginées par le génie de la fiscalité, achevèrent dans le pays conquis ce que le pillage du soldat avait épargné."

Ici nous aiderons le général Foy. En entrant à Berlin, il promit de rendre la noblesse prussienne si pauvre qu'elle fût réduite à mendier son pain, et envoya pour ainsi dire aux galères les officiers de la garde chargés de fers auxquels était attaché un boulet. Il donna ordre de fusiller le prince de Halzfeld, pour avoir été fidèle à son prince. Le duc de Brunswick, son adversaire de bataille, blessé à mort, lui écrivit pour lui recommander ses états : il répondit par une tirade contre ce qu'il appelait la démence du vieillard, saisit ses états, proscrivit sa maison et l'obligea d'aller mourir en exil à Altona. Il réduisit la Prusse an désespoir, à une époque où on ne pouvait guères prévoir que les Prussiens pourchasseraient à leur tour les Français à Plancenoit, à Génappe et à Issy,—qu'un détachement de Landwehr prussienne fermerait la chambre des députés, et qu'un vaincu d'Iena,—Muffling, deviendrait gouverneur de Paris.

En Espagne, Napoléon prévit et autorisa l'affreux massacre de Tarragone, coupable d'avoir soutenu cinq assauts, et il s'exclama un jour avec une joie féroce : *le peuple Espagnol n'existe plus* ! En Allemagne il trempa ses mains dans le sang d'Andréas Hofer, le héros du Tyrol, 35 citoyens furent fusillés à Vienne et 17 à Berlin. Il faut avouer que ses lieutenans la secondèrent à merveille. Suchet,—on aura peine à le croire—força Garcia Conde de lui rendre la citadelle de Lerida, en y pourchassant à

(*) Le correspondant du Times lut cet amer reproche gravé par un officier russe sur un objet brisé du Musée de la villle de Yenikale :—
" Dans ce temple du passé, j'ai vu les traces d'une invasion de Vandales. Français ou Anglais, faites la guerre à l'humanité, mais ne la faites point à l'histoire !"

coups de canon les femmes et les enfans. Massena recueillit pour ses soldats les femmes depuis l'âge de douze ans jusque à quarante cinq,et on les laissa ensuite mourir de faim. Soult et Lannes prononcèrent la mort contre tout paysan qui sortait armé de son village, et ne furent arrêtés que par le parti pris de la Junte Suprême d'ordonner trois exécutions pour une qui serait faite par les Français. Suchet, Clarke, Davoust, Rapp, Morand et bien d'autres furent autant de Verres dans les pays conquis. En un mot, Bonaparte était le champion du vandalisme, comme le czar Alexandre et lord Wellington le furent de la civilisation. " Nous sommes trop sensibles à la gloire, disait Châteaubriand en 1814, pour ne nous pas sentir touchés, quand nous voyons ce véritable grand homme promettre, lors de notre retraite du Portugal, deux guinées pour chaque prisonnier français qu'on lui amènera vivant. Par la seule force de son caractère, plus encore que par la vigueur de la discipline militaire, il amiraculeusement suspendu en envahissant nos provinces le ressentiment des Portugais et la vengeance des Espagnols."

" Les hôpitaux ! continne Foy, notre guide, c'est ici que l'humanité en pleurs accuse les forfaits de l'ambition. Il n'était plus permis aux cœurs généreux de palpiter au récit de la victoire : nos lauriers étaient noyés dans une mer de sang. Les conscrits vivaient trop vite pour durer longtems. L'extrême mobilité des armées et l'incertitude des lignes d'opération ne permettaient pas toujours de constituer des hôpitaux réguliers, et compromettaient sans cesse les évacuations. Les blessés furent souvent abandonnés faute de moyens de transport. Vainqueurs ou vaincus, nous avons perdu quatre fois plus de monde par le désordre inséparable de notre système de guerre, que par le fer ou le feu de l'ennemi."

" Napoléon put augmenter à sa fantaisie des armées destinées à vivre aux dépens de l'étranger. La disposition législative qui fixait à quatre années le service des conscrits, fut comme non avenue : on entra dans le service militaire pour n'en plus sortir vivant. Le vote des levées annuelles passa du corps législatif au sénat. Un conseiller d'état fut préposé à la direction de la conscription, et ce ne fut pas le moins important des départemens ministériels, que celui d'approvisionner l'autre du lion. Des colonnes mobiles parcoururent le territoire de la

France, et contraignirent, l'épée à la main, la nation à devenir conquérante. Il fallut établir une législation d'exception pour une foule de délits nés d'une tyrannie nouvelle. La limite de vingt à vingt-cinq ans, établie par la loi fandamentale, ne suffit pas longtems à la consommation de l'espèce. Le gouvernement recula dans le passé, et anticipa sur l'avenir. Accouplant ensemble la ruse, qui déconsidère, et la force, qui fait haïr, il imagina, pour tromper le peuple, des appellations inusitées. Tantôt des légions dites *de réserve* étaient créées pour une destination spéciale, et à peine formées, on les transportait à une autre. Tantôt on fesait des appels de volontaires, comme si le mot seul n'eût pas été une dérision. Les citoyens mariés et livrés aux travaux utiles étaient requis et dépaysés sous le nom de *gardes nationales en activité*. On leurrait les jeunes soldats en les formant en régimens-adjoints à la garde impériale, sans en partager les prérogatives. Les conscrits, échappés au service à prix d'argent, furent repris plus tard dans les gardes d'honneur, dans le ban et l'arrière-ban. Désormais, pour un Français, la mort naturelle était celle qu'on trouvait au champ d'honneur. On on vint jusque à demander onze cents mille soldats, en une seule année à une nation épuisée par trois mille combats et batailles."

Le *Journal des Débats* a fait une remarque qui me frappe. " Le duc de Wellington avait une belle et grande qualité,—le respect pour la vie des hommes : il ménageait le sang. Mais c'est encore une de ces qualités qui ne sont pas faites pour toucher les masses, et c'est précisément par les soldats qu'elle est le moins appréciée. L'empereur n'était point avare d'hommes, et il est resté le dieu des soldats et du peuple."

C'est un fait, et pourtant, que de déloyauté n'y a-t-il pas dans le caractère même purement militaire de Bonaparte ! ....En Egypte, Kleber ne le dénonce t-il pas avec raison au Directoire comme déserteur de son armée ? Ne le voit-on pas massacrer en plaine la garnison de Jaffa—quatre mille hommes, auxquels il vient d'accorder une capitulation ? Ne rapporte-t-on pas la belle réponse du chirurgien Larrey, à qui il proposait de donner du poison aux blessés ? Et certes ! la voix du soldat en faveur de Bonaparte eût été sans doute moins unanime, s'il n'eût trouvé le moyen de se défaire de l'ancienne armée de la

République,—de l'armée de Moreau, dont la victoire d'Ohenlinden lui portait ombrage. Quelle fut la récompense de si glorieux services?.... Il envoya cette armée se faire tuer par les nègres d'Haiti! Bonaparte a dit avec raison de Pichegru, que le crime le plus révoltant est celui de prêter soi-même la main à la tuerie de ses soldats. Or ce qu'a fait Pichegru, Bonaporte l'a fait lui-même dans des circonstances bien plus aggravantes. Il répondait au citoyen Forfait, qui lui démontrait l'impolitique de l'expédition : "*j'ai besoin, vous dis-je, de me débarrasser de* 60,000 *hommes.*" Il voulut corrompre les juges de Moreau pour faire trouver contre lui un crime capital ; mais il reçut d'un des membres du tribunal une réponse digne des plus beaux tems de la magistrature. Pichegru fut trouvé mort dans son cachot par le mode d'exécution usité en Turquie. Assurément ,dans les décrêts de la la providence, la captivité de Ste. Hélène était un sort bien doux pour l'auteur de si grands attentats contre l'humanité. Le climat ne lui allait point! Mais Toussaint Louverture, saisi à la faveur de la foi trompeuse d'un traité, ne fut-il point séparé de sa famille et envoyé au château de Joux dans les montagnes du Jura, dans le dessein de faire agir sur sa constitution un climat contraire au sien? Et comment l'organisateur des prisons d'état, dont le cardinal Pacca nous a laissé une si navrante peinture, a-t-il pu léguer *l'opprobre* de sa mort à la maison régnante d'Angleterre?.... lui le géolier de Pie et de Fernand VII! Etait-il bien Thémistocles, et George, Artaxerxes? Ce n'est point tout. Nous avons vu comment il se comporta avec le duc de Brunswick. Ses imprécations contre Wellington ont fait dire à Lamartine : "des protestation n'altèrent pas les événemens et ne changent point les personnages historiques. Il faut être capable de regarder sa fortune en face quand elle est contraire comme quand elle est complaisante ; le génie devrait rendre justice au génie même dans un adversaire, et une diffamation comme celle-là n'est point du patriotisme. Elle n'a point exalté Napoléon ni rabaissé Wellington." —Invoquons aussi le témoignage du réfugié Charas : —" Il eût fait retraite s'il eût pu, a dit Napoléon ; triste vengeance du vaincu, que cette allégation tant répétée! Le plan du général anglais, se reposait sur la défense du plateau de Mont Saint Jean jusque à l'arrivée des colon-

nes prussiennes ; elles étaient proches, et il aurait renoncé à le disputer avec la masse de braves qui lui restaient encore !.... Vous pouvez être tué, lui dit lord Hill ; quels sont vos projets, vos instructions ?—de tenir ici jusque au dernier homme.—Kempt, qui a remplacé Picton, demande des renforts :—Qu'il n'y compte pas, et qu'il continue la lutte.—Le mot de la journée est dans ces laconiques réponses dignes de l'antiquité, des plus beaux tems de notre République. Il est puéril, peu honorable de méconnaître ses ennemis." (*)

Mais le comble de l'opprobe ; c'est ce testament du mourant, qui déclare, que si le meurtre du duc d'Enghien était à refaire, il n'hésiterait point, et qui lègue 10,000 francs au hussard Cantillon, qui a tenté d'assassiner son adversaire de bataille. " Il y a des actions qui flétrissent l'humanité " a dit M. Capefigue.

Son parjure réservé, il n'y à point encore une pareille liste de forfaits à porter ou compte de Napoléon III ; mais le fait qu'il est l'unique soutien efficace des désordres de tout genres qui se commettent dans les Légations de l'Emilie, doit le faire juger capable de tout. Mes amis sont témoins que, dès le début de la guerre d'Italie, je n'ai plus rien attendu de bon aloi de cet associé de Garibaldi, selon eux si désinteressé. Et l'on va voir que les traits du portrait du neveu sont si semblables de tout point à colui de l'oncle, que l'on peut prévoir que si la fortune lui devient contraire, il n'aura pas non plus assez de cœur pour l'envisager dignement.

(*) Il faut avouer que le généralissime Européen le lui rendait bien. En effet, il écrivait au maréchal lord Beresford :—" You will have heard of our battle of the 18th. Never did I see such a pounding-match. Both were what the boxers call gluttons. Bonaparte didnot manœuvre at all. He just moved forward in the old style, in columns (*) , and was driven in the old style. The only difference was tqat he mixed cavalry with his infantry and supported both with an enormous quantity of artillery. We had for a long time the French walking about us as if they had been our own. I never saw the British Infantry behave so well.

(*) Jomini lui reproche également cette attaque en colonnes profondes, qui n'avait jamais réussi contre une ligne anglaise de bataille dans la Péninsule.

II.

Bien que les mœurs des tems modernes ne donnent que très peu d'encouragement à nos grands hommes de se faire passer pour des dieux on des prophètes, dit l'auteur de La Théorie des Sentimens Moraux, le succès cependant, joint à une grande faveur populaire, leur a quelquefois tourné la tête au point qu'ils se sont attribué une importance et une habileté bien au-dessus de la réalité, et qu'une telle présomption les a rendus téméraires,—les a engagés dans des entreprises ruineuses. On peut surtout attribuer à Napoléon III, bien plus encore qu'à Napoléon Ier., le portrait que le Chancelier Cowper fesait du fameux Harley, comte d'Oxford. (*) Mais le fond du caractère de l'un et de l'autre, est un composé de supercherie et de duplicité, avec par intervalles des accès de franchise inattendue, des exemples d'infatuation indicibles, de grands projets enfin, entremêlés de traits de petitesse. Mais Napoléon III agit davantage par soubresauts, ses actions brillent d'un moindre éclat, et partant, il échappe moins au jugement de l'opinion : elle le taquine, parcequ'il ne la réduit pas au silence par des coups de tonnerre. Il n'est point ce météore qui peut jeter toute une nation dans l'illusion ou dans la stupeur ; mais il pousse la dissimulation beaucoup plus loin ; il est le Louis XI, le le Cromwell de la France, sous ce rapport.

Napoléon Ier. ne fesait de traités, bien souvent, que pour cacher un projet qu'il n'aurait pu avouer, et sur lequel il voulait qu'on prît le change. Tel fut le traité avec Toussaint Louverture, qui fut suivi de l'arrestation de ce fondateur ; tel fut aussi le traité de San Lauranzo pour la partition du Portugal, à laquelle il ne songeait nullement, mais dont il se servit pour remplir l'Espagne de ses troupes ; car il pensait depuis longtems déjà à se saisir de cette monarchie. De la part de Napoléon III,

(*) That humour of his, which was never to deal clearly and openly, but always with reserve, if not dissimulation ; and to love tricks when not necessary, but from an inward satisfaction in applauding his own cunning.

les formalités du traité de Zurich maintenant virtuellement annullé, ont semblé couvrir des projets non moins nébuleux. C'était de la part de l'oncle, se créer de l'embarras bien inutilement ; car il était plus maître de l'Espagne que le gouvernement du pays même. Il crut longtems avoir joué une fameuse pièce ; mais son guet-à-pens tourna à la fin contre lui-même, car alors il aurait bien voulu se débarrasser de Barcelone, Pampelune, Figuières, Gérone, où il était entré en traître. A l'heure où il n'avait à opposer que 40,000 conscrits aux alliés se rapprochant sans cesse de Paris, 150,000 vieux soldats restaient inutiles dans les forteresses de l'Allemagne et de la Péninsule. Il renvoya Fernand VII en lui fesant promettre de lui rendre ses vétérans ; Mais Wellington empêcha les Cortez de consentir à une évacuation qui aurait fourni à Napoléon 50,000 grognards, avec lesquels il aurait peut-être refoulé la coalition sur le Rhin. Le commissaire anglais Stuart dissuada également Bernadotte de permettre à l'armée de Davoust d'évacuer Hambourg.

Napoléon voulant détrôner la maison de Bragance, se hâta trop de parler. Le prince Régent se refusait à émigrer au Brésil, quand Sidney Smith lui apporta le *Moniteur*. Il y était écrit : *La Maison de Bragance a fini de régner*. C'est comme Napoléon d'aujourd'hui ; la France est sur le point d'avoir la gloire de posséder dans son sein un congrès qui va régler la question d'Italie ; les plénipotentiaires sont nommés,—ils arrivent. Mais l'empereur ne peut retenir sa langue ; il lance dans le public 43 mille exemplaires de son incohérent quoique brillant pamphlet, et le Congrès se disperse ou n'arrive plus. La tirade de Napoléon III à l'ambassadeur d'Autriche, le premier de l'an 1859,est la copie de l'éclat indiscret que le premier empereur fit devant lord Whitworth en présence de tout le corps diplomatique, peu après la paix d'Amiens. Napoléon Ier se jouait des traités diplomatiques ; mais on ne voit pas qu'il violât la parole donnée spontanément : il ne reste plus vestige de confiance dans l'empereur d'aujourd'hui, parce qu'il viole, à la suite d'un traité solennel, la parole donnée sans demande à son clergé et au Souverain Pontife. Chez le premier, c'était pour ne pas trop descendre de sa grandeur ; ce n'était pas manque de supercherie et d'infidélité. En effet, ce potentat crée la Confédération du Rhin ; il invite le roi de Prusse à cons-

tituer une autre Confédération dans le Nord de l'Allemagne ; mais il en exclut expressément les Villes Hanséatiques, et il négocie sous mains avec les électeurs de Hesse et de Saxe pour les empêcher d'y entrer. Que restait-il pour former le contre-projet de la Prusse ?—Il prend en Italie la couronne de fer à la condition de la remettre à un autre aussitôt que les troupes étrangères auront évacué le royaume de Naples, où il n'y avait point d'autres troupes étrangères que ses soldats. Il garantit l'intégrité de La Porte avec la Prusse, et il envoie cependant Lauriston saisir la République de Raguse. Il défend Constantinople contre les Anglais et les Russes, et, par le traité de Tilsit, il laisse carte blanche à la Russie. Le roi de Saxe ne lui donna-t-il pas un exemple de fidélité ruineuse, en 1813 ?.... eh bien ! en essayant de nouer une négociation séparée avec le czar, il propose d'ôter à son allié le grand-duché de Varsovie, pourvu qu'on agrandisse le royaume de Westphalie pour Jérôme Bonaparte. Quel trafic n'a-t-il pas fait de la Pologne ? Napoléon III sera-t-il plus fidèle à ses alliés ?... On l'accuse déjà d'avoir abandonné l'Angleterre en Crimée. A-t-il été sérieux, quand il a offert au pape la présidence d'une Confédération Italienne ?... Ce titre n'était pas moins futile, sinon aussi ridicule que celui d'empereur des deux Amériques, que Napoléon Ier fesait prendre au bon CharlesIV, à la veille de lui enlever ses états. Mais de nos jours on ne trouve plus de si bons rois. Napoléon III voulait bien placer à Naples un Murat ; mais le feu roi s'est rencontré, qui a bravé la France et Albion sa compagne. Pie IX a voulu imiter ce roi fort au centre même de la faiblesse. (*) Les réformes voulues par le siècle sont le prétexte du second empereur. Il faut bien qu'il fasse comme son oncle, qui donna à l'Espagne des réformes intempestives. Rien

(*) Le Canada envoie à SS. le témoignage de l'admiration que lui inspire un si grand courage. Mais les organisateurs de l'assemblée de Montréal ont eu, *entre autres torts*, celui de donner l'exclusion au premier magistrat de la Cité. S'ils ne s'étaient point réservé *expressément*, le monopole du discours, on aurait pu leur dire que les mots *aussi sacrés* que ceux de tous les souverains de l'Europe, sont très faibles et qu'ils établissent une comparaison, par exemple, entre l'autorité du Souverain Pontife et celle de Napoléon III, qui n'a pourtant d'autre base que le parjure. " Quels sermens a-t-il violés !" dit de Pie IX, M. de Montalembert.

n'était plus impolitique de sa part, dit l'historien Lavallée, que de s'aliéner d'avance le Clergé ? Quant aux Espagnols, ces réformes n'étaient point non plus de leur goût alors, quoique les idées révolutionnaires n'aient que trop germé dans leur malheureux pays. Les moines nourrissaient le peuple et exerçaient l'hospitalité. Le menu peuple périt de misère partout où on abolit les moines, de l'aveu tardif d'écrivains même protestans, tel que Turner. Pour Napoléon III, il est vrai qu'il ne s'est pas mis le Clergé à dos tout d'abord ; il a commencé par s'en servir, puis par le tromper. Mais la science du moraliste et du publiciste a été épuisée dans les réclamations des évêques d'Allemagne, d'Espagne, d'Irlande et des Etats-Unis, et dans celles de l'évêque d'Orléans, des comtes de Falloux et de Montalembert, de lord Normanby et de MM. Villemain, Foisset, Veillot, Poujoulat, Albert de Broglie, Alfred de Nettement, de Sacy. Aussi n'ai-je pas un mot à ajouter à ce qu'ils ont dit sur l'inviolabilité du pouvoir temporel du Saint Siége. Douter n'est plus permis qu'aux esprits tout-à-fait dévoyés. Il n'est pas fort étrange que Napoléon III, souverain illégitime, veuille remplacer le droit par le fait,— il ne l'est pas même que le fait récent lui convienne mieux que le fait ancien ; mais il l'est du moins qu'il ôse l'avouer. (†)

J'ai dit cependant qu'au milieu de la duplicité des deux empereurs, il y a parfois des accès inattendus de franchise. Voici quelques aveux du premier. " Cette combinaison m'a perdu, dit-il, de la guerre d'Espagne,— toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal ; elle a détruit ma moralité en Europe, compliqué mes embarras."

" La Russie !.... n'est-ce pas la tête de l'hydre, l'Antée de la Fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras ? Mais où trouver l'Hercule ? Il n'appartenait qu'à nous d'ôser y prétendre, et nous l'avons tenté gauchement, il faut en convenir."

" J'ai été gâté, il faut l'avouer ; j'ai toujours commandé, dès mon entrée dans la vie. Je me suis trouvé nanti

(†) L'archevêque de Dublin, en Irlande, et l'évêque de St. Hyacinthe en Canada, avaient bien jugé de l'homme !

de la puissance, et les circonstances et ma force ont été telles, que, dès que j'ai eu le commandement, je n'ai plus reconnu ni maîtres ni lois."

Dans le manifeste qui a suivi les préliminaires de Villa Franca, Napoléon III analyse ses mécomptes avec un non moindre abandon, peut-être.

Napoléon Ier et Napoléon III ont été des tyrans dans toute la force de l'expression ; mais le premier ne s'est guères démenti, tandis que le second est en contradiction flagrante avec lui-même,—en France, champion du despotat, et de la liberté licencieuse en Italie. (‡)

« Bonaparte releva le trône, dit le général Foy ; la postérité dira au profit de qui. Héritier de la Révolution et succédant à la République, l'autorité impériale fut sans frein, sans limites. Le sénat apprit au peuple jusque à quelle abjection peut descendre une assemblée dont les membres, recommandables d'ailleurs par l'exercice individuel des vertus ou des talens, ne sont liés entre eux ni par le sentiment des devoirs envers la patrie, ni même par l'esprit de corps. La nation perdit le peu de libertés que l'ancien régime lui avait laissées, et toutes celles que le nouveau lui avait données. Droits politiques, intérêts particuliers, propriétés des communes, éducation, science, pensée, le gouvernement envahit tout. On sentit son poids dans la famille comme dans la Cité. Les Français ne formèrent plus qu'un gros bataillon mû au commandement d'un seul homme. Le Clergé fut réduit au rôle d'instrument docile des volontés du maître-(*Le Clergé d'aujourd'hui tout-à-fait aveuglé d'abord, mon.*

[‡] Voici ce que disaient en 1814, dans un cas analogue à la déposition du Pape par un Congrès, Talleyrand et le comte de Maistre :

" Pour reconnaître cette disposition, il faudrait reconnaître comme légitime, il faudrait tenir pour vrai que les nations de l'Europe ne sou point unies entre elles, par d'autres liens moraux que ceux qui les unissent aux insulaires de l'Océan austral ; qu'elles ne vivent entre elles que sous les lois de la pure nature, et que ce qu'on nomme le droit public de l'Europe n'existe pas ; que, quoique toutes les sociétés civiles, par toute la terre soient entièrement ou en partie gouvernées par des coutumes qui sont pour elles des lois, les coutumes qui se sont établies entre les nations de l'Europe, et qu'elles ont universellement, constamment et réciproquement conservées pendant trois siècles, ne sont point une loi pour elles ; en un mot, que tout est légitime à qui est le plus fort."

Un roi détrôné par une délibération, par un jugement formel de ses

tre bien un autre spectacle !) Dans cette France, si agitée peu auparavant par des assemblées turbulentes, les citoyens n'avaient plus le pouvoir de se réunir.—Quand on veut gouverner les hommes par leurs vices, on devrait se garder de les éclairer, car l'effet des lumières est de jeter dans les esprits des idées justes sur les droits et les devoirs de chacun. Ici il y eut dans la marche de Napoléon une contradiction qu'explique son entraînement vers tout ce qui avait de l'éclat. D'une part, la presse était esclave ; la police repoussait la vérité avec autant de soin que s'il se fût agi d'écarter l'invasion de l'ennemi."

Mais Napoléon Bonaparte n'écrivait pas ostensiblement des pamphlets,—il ne s'imposait pas, avec ses ministres, aux gazettes et ne prétendait pas y avoir le dernier raison , comme l'empereur d'aujourd'hui. Une conduite aussi peu digne ne justifie que trop le surnom de Napoléon le Petit, que Victor Hugo et les réfugiés lui ont donné tout d'abord. D'ailleurs, l'oncle falsifiait les documens de l'étranger, comme le neveu a voulu qu'on falsifiât une allocution du pape. Quoi de plus amusant, pour nous, Canadiens,que le mouvementque se donne le potentat pour empêcher de se répandre la deuxième lettre de Mgr. Dupanloup ? La suppression de l'*Univers*, jointe à ces belles évolutions, n'est-elle pas la preuve que la position par lui prise, est intenable devant le tribunal de l'opinion ? Frapper n'est pas répondre, a dit M. Gaillardet.

" Bonaparte revenant d'Orient, dit M. Thiers, fut salué souverain et appelé au pouvoir. Ce n'était pas la liberté qu'il venait continuer, car elle ne pouvait pas exister encore : il venait sous les formes monarchiques continuer la révolution dans le monde, en se plaçant, lui plébéien, sur le trône, et mêlant tous les peuples ;—en répandant les lois françaises en Allemagne, en Italie, en Espagne, en ébranlant et confondant toutes les choses. Voilà quelle tâche profonde il allait remplir ; et, pendant ce temps, la nouvelle société allait se consolider à l'abri de son épée, et la liberté devait venir un jour."

---

collègues, disait le comte de Maistre, c'est une idée mille fois plus terrible que tout ce qu'on a jamais débité à la tribune des Jacobins ; car les Jacobins fesaient leur métier ; mais lorsque les principes les plus sacrés sont attaqués par leurs défenseurs naturels, il faut prendre le deuil."

Napoléon III règne en ce moment. Je le demande à M. Thiers, la liberté est-elle venue ?.... La révolution doit-elle durer éternellement ? Qu'a fait l'empereur, sinon mettre le feu dans cette Italie, mille fois moins malheureuse sous le joug régulier de l'Autriche, qu'au milieu de la discorde civile ? N'auront-elles plus d'écho, ces paroles du grand ministre Canning, prononcées en 1815 ? " Le formidable déluge qui avait submergé le concontinent commence à baisser ; les limites des nations redeviennent visibles, et voici que les clochers et les tours des anciens états commencent à reparaître au-dessus des vagues, qui s'affaissent."

Il semble, au contraire, que Napoléon III veuille détruire pas à pas l'œuvre des Congrès de l'époque, et que la Russie et la Prusse ne s'en soucient nullement.—Je ne parle pas de l'Autriche, laissée seule,—ni d'Albion, que le potentat illusionne en se fesant l'instrument de ses haines contre le catholicisme, et en épousant ses idées d'économie politique.—Ne peut-on pas se flatter que l'Europe va bientôt sortir de sa léthargie ?

Mais quel sera l'écueil du perturbateur du monde ?—Nous l'ignorons. Cependant le mot de Bossuet est resté : *les hommes agitent, et Dieu les mène.* Le pape croit-il que les armes tomberont des mains de mes soldats ? disait Napoléon Ier, et un historien protestant, Alison, avoue que la providence lui donna le démenti à Moscou. Une qualité qui fait surtout défaut à l'empereur, c'est le don de prophétie : il le laisse bien voir dans le manifeste de Villa Franca. Il y a pourtant des hommes qui lisent dans l'avenir. Si ce n'est pas M. Thiers, c'était peut-être le vicomte de Châteaubriand, quand il écrivait plusieurs mois avant la catastrophe du Mont Saint-Jean, cette belle page dans le Moniteur de Gand :

" Bonaparte, placé par une fatalité étrange sur les côtes de France et d'Italie, est descendu comme Genseric là où l'appelait la colère de Dieu. Espoir de tout ce qui avait commis et de tout ce qui méditait un crime, il est venu, il a réussi. Des hommes accablés de vos dons, le sein décoré de vos ordres, ont baisé le matin la main royale, que le soir ils ont trahie. Sujets rebelles, mauvais Français, faux chevaliers, les sermens qu'ils venaient de vous faire à peine expirés sur leurs lèvres, ils sont allés, le lys sur la poitrine, jurer pour ainsi dire le parjure à

celui qui se montra si souvent lui-même traître, félon et déloyal. Ces bouleversemens subits sont fréquens chez tous les peuples qui ont eu l'affreux malheur de tomber sous le despotisme militaire. L'histoire du Bas-Empire, celle de l'Egypte moderne et des Régences Barbarasques en est remplie ; tous les jours au Caire, à Alger, à Tunis, un bey proscrit reparaît sur la frontière du désert, quelques Mamelucks se joignent à lui, le proclament leur chef et leur maître ; pour réussir dans son entreprise, il n'a besoin ni d'un courage extraordinaire, ni de combinaisons savantes ; ni de talens supérieurs : il peut être le plus commun des hommes, pourvu qu'il en soit le plus méchant. Animées par l'espoir du pillage, quelques bandes de la milice se déclarent ; le peuple, consterné, tremble, regarde, pleure et se tait : une poignée de soldats armés en impose à la foule sans armes. Le despote s'avance au bruit des chaînes, entre dans la capitale de son empire, triomphe, et meurt !"

, félon et
ens chez
e tomber
-Empire,
arasques
à Tunis,
rt, quel-
ient leur
eprise, il
e combi-
ut être le
t le plus
ques ban-
né, trem-
e soldats
pote s'a-
le de son